Basquiat, *SEASCAPE* (1983)

Depuis des années, je porte des costumes Comme des Garçons bien avant Jean-Michel Basquiat, fantôme des rues d’une élégance rare, devenu célèbre et riche à 22 ans. Sauf que ses costumes étaient maculés de giclures d’acrylique. J’ai découvert sa peinture lors d’une exposition consacrée à l’avant-garde new yorkaise intitulée *Via New York* au Musée d’art contemporain de Montréal. À l’époque, le musée était situé à la Cité du Havre, en bordure du port comme une œuvre de *land art*. Y étaient accrochées dans la pénombre les toiles stupéfiantes de Basquiat. Le choc esthétique fut immense. Je suis resté au seuil d’une longue prostration jusqu’à la fermeture, revenant sur mes pas, ameutant quiconque avait la faculté de voir et criant : ô sorcier ! J’ignorais encore ses origines, haïtienne et portoricaine. Je lui ai dédié mon premier recueil de poèmes, *Métropolis Opéra*, ainsi qu’un tombeau écrit au moment de sa mort prématurée. Alors *Seascape* est la mer repentie des Caraïbes, les réminiscences de Matisse, la gestuelle de l’enfance avec ses hachures tendues de jaune et de bleu. Sous le coup de pinceau rouge rompu quand bien même improvisé, des aplats abstraits résonnent comme un corps possédé par des *lwas* créoles. Basquiat croyait aussi à la puissance convulsive des mots : « Seascape », « Teeth », citations lisibles qui attestent le tableau comme des mystères.

Joël Des Rosiers